

il me sembla que je rétrogradais aux premiers jours de notre mariage, alors que nous étions si tendrement unis, que ces années de malheur n'avaient pas existé, et que j'allais le retrouver tel qu'autrefois. Le charme de sa voix, douce et vibrante, avait soudain agi sur mon âme, mais les paroles qu'il disait rompirent le charme : Oui, monsieur le président, disait-il ; je persiste dans ma demande.

— Et vous, madame ? » reprit le magistrat.

« Je m'étais levée, et quoique mon cœur battît à se rompre, je pus dire d'une voix ferme : « Moi également, monsieur. »

« Alors le président nous adressa une remontrance paternelle sur les dangers du divorce ; nous l'écoutâmes tous deux dans une espèce d'entêtement impassible. Il l'avait dit bien des fois sans doute, il le savait par cœur, il la récitait par routine et d'un air distrait, et eût-il été le plus éloquent des orateurs, il ne nous aurait pas persuadés !

« Nous fîmes invités à *comparoir* une seconde fois devant lui, et Guido s'éloigna le premier, sans m'avoir regardée. Va, Gabrielle, il ne me regrette pas : son cœur est ailleurs ! . . .

« Je suis logée, depuis la sortie de la maison conjugale, chez mon père, qui a beaucoup d'attentions et de bontés pour moi et pour ma petite Marguerite. Il me soutient dans cette épreuve. Tu sais qu'il n'a jamais beaucoup aimé Guido ; et puis, le divorce rentre tout à fait dans le cadre de ses idées. Liberté en tout et pour tous, c'est sa devise.

« Maintenant, me demanderas-tu si je regrette ce que j'ai fait ? Non, Gabrielle, je regrette les premiers temps de mon mariage, temps heureux qui me gâteront à jamais l'avenir, mais je ne regrette pas de n'être plus condamnée à un perpétuel exercice de patience et d'abnégation ; cela, je ne le regrette pas, et ma liberté reconquise vaudra toujours mieux, pour ma fierté et pour mon repos que la situation qui m'était faite dans le mariage.

« Adieu, Gabrielle, tâche d'être longtemps heureuse et aime-moi encore un peu.

« ODILE. »

Odile révélait-elle toute sa pensée ? Il est permis d'en douter, et cette fierté dont elle parlait, qui l'avait poussée aux résolutions extrêmes, intervenait aussi dans ses confidences d'amitié, et jetait un voile épais sur des blessures saignantes qui parlaient, elles, de tendresse et non d'orgueil. Mais ce sang du cœur, les larmes qu'Odile versait dans sa solitude, nul ne les vit, nul ne les devina, nul ne les consola.

Gabrielle lui répondit quelques mots.

« Que je te plains, Odile ! Chère Odile, qu'as-tu fait ? à quelles extrémités en es-tu venue, faute d'un peu de silence, de support et de résignation ? Hélas ! fallait-il, de part et d'autre, tant appuyer sur quelques torts ? Le temps, la raison, l'intérêt de votre enfant, vous eussent réunis ; mais, dans votre folie, vous brisez le lien qui ne se ressoudera jamais, et vous brisez en même temps le lien qui vous unit à l'Église catholique. Tu connais sa doctrine sur le divorce . . . Odile, il serait temps encore : réfléchis, humilie-toi . . . pense à ta fille : que serait-elle un jour ? la fille d'une femme divorcée !

« Pardonne-moi le trouble de ma lettre, je t'écris en pleurant . . . Oui, je t'aime, et je t'en donne la meilleure preuve. Consulte des prêtres, des magistrats, des amies

sages, ils te diront les périls que tu cours, ils t'éclaireront ; moi, je ne puis que prier pour toi et faire prier mes petits enfants. Adieu et à toujours.

« GABRIELLE. »

« Ta dévote amie t'aime beaucoup, cela est sûr, dit M. Paulus à qui Odile avait communiqué cette lettre, mais ça n'a pas d'idées larges, ça voit tout, du fond de sa petite sacristie. Que diable ! elle te parle de ta fille, mais le bénéfice du divorce que tu invoques, elle l'invoquera peut-être un jour aussi . . . Des enfants ne restent pas toujours enfants, et il faut penser à leur avenir autant qu'à leur présent. Voilà les idées libérales comme je les conçois : l'avenir, toujours l'avenir et le progrès . . . Qu'en dis-tu ?

— Ah ! j'e-père bien que Marguerite ne divorcera point ! s'écria Odile avec un soupir.

VII.

Madame Ida Frank logeait dans un des beaux hôtels qui entourent la Place-d'Armes ; elle y occupait un appartement restreint, mais élégant ; on la servait chez elle, et elle aimait fort cette existence à l'américaine qui, en échange d'une somme d'argent, la débarrassait des fatigues et des préoccupations du ménage, où les femmes trouvent à la fois leur souci et leur honneur. Mais Madame Ida Frank, quoique née aux bords de la Sprée, était fort peu allemande en ce point : l'innocente Marguerite filant au rouet, l'épouse de Goëtz de Berlichingen président aux travaux domestiques, Charlotte faisant les tartines de ses petits frères, n'étaient pas du tout ses types chéris ; et jamais Parisienne affolée de parades et de fêtes ne désira plus ardemment que cette blonde rêveuse, venue de la grave Germanie, le luxe des toilettes, l'enivrement du monde, les splendeurs de la richesse et la fougue d'une vie sans devoir et sans but.

Il était onze heures du matin : Ida venait d'achever sa première toilette ; sa robe de chambre de cachemire violet ouverte sur une jupe brodée, sa petite coiffure à l'air négligée, qui ne cachait pas ses magnifiques cheveux blonds, lui seyaient à ravir, autant pour le moins qu'une robe de bal et des couronnes de fleurs. A demi couchée dans un vaste fauteuil, elle lisait un roman allemand, *Gravin Faustin*, œuvre mondaine d'une noble plume qui, depuis, s'est consacrée à de plus saints travaux. Ida ne suivait guère les péripéties de son livre, elle rêvait, les yeux perdus dans la vague, quand un coup bref retentit à la porte. « Entrez ! dit elle, ranimée et rajustant les brides de son joli bonnet.

— Est-on admis à l'audience de la charmante malade ? demanda une voix d'homme.

— Entrez donc !

Le docteur Thibault entra. « Rose et fraîche comme une églantine ? s'écria-t-il, en voyant madame Frank. Et ce poulx ? calme ! parfait ! Qu'avez-vous donc, belle dame ?

— J'ai eu hier une migraine horrible, j'ai des palpitations, je broie du noir. Tenez, docteur, je crois que j'ai une maladie de cœur ou de foie.

— Avez-vous des coliques ?

— Allons donc ?

— Non ? eh bien ! parlons sérieusement. Il y a un peu de contrariétés morales dans notre fait, nous avons un gros chagrin, le procès . . .

— Eh bien ! oui, il est perdu.